



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISANT JOUR
ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT JOUR

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
XXXII

Tous les toasts étant terminés,—il y en eut une quantité infinie,— Polichinelle annonça qu'il avait une grande et heureuse nouvelle à faire connaître à son peuple.

On se regarda fort étonné, car on vivait en paix avec tous les voisins, l'intérieur du royaume était paisible. Grâce aux bombances continues et aux largesses du nouveau roi, tout le monde ne désirait que la continuation d'un règne si plein de félicités.

Cependant, Polichinelle n'en usait pas ainsi :

—Mes amis, dit-il avec bonté, depuis plus d'un an que je régné sur vous en père, j'ose le croire plutôt qu'en souverain...

—On l'interrompit par des cris de joie et des larmes :

—Oh ! oui, vous êtes notre père, notre vrai père !

—Vive papa Polichinelle ! cria son propre fils qui avait déjà beaucoup d'esprit et qui se roulait sur la table, fourrageait les bonbons, érasait les confitures, revenait toutes les deux minutes embrasser Isoline, et par ce moyen rendait la dynastie plus populaire que Polichinelle n'aurait pu faire en donnant à chaque père de famille douze mille livres de rente.

—Eh bien ! continua ce bon roi, une chose m'inquiète.

Aussitôt l'inquiétude et l'angoisse parurent sur tous les visages. Quoi donc ? Que pouvait-il craindre ? que pouvait-il prévoir ?

—Je crains, mes amis, mes enfants, que ce bonheur si doux ne soit éter-



SIR JOHN.—Bateau ! comme mon équipage devient poussif ! avec de pareilles bêtes je n'arriverai jamais à gagner le prix aux prochaines élections !

nel... Vous pouvez vous lasser de moi...

—Non ! non ! c'est le peuple.

—Vous dégouter de mon gouvernement...

—Non ! non !

—...Et m'attribuer quelque jour les malheurs (car le bonheur a toujours une fin) que j'aurai prévus et prédits sans pouvoir les empêcher... En deux mots, je veux abdiquer.

A ces mots toute l'assemblée frémit. Abdiquer ! Est-ce possible ? Mais un roi, se doit à son peuple. Un roi doit faire la félicité de son peuple !...

Un boucher plein d'enthousiasme lui cria d'une voix étonnante :

—Toi, papa Polichinelle, si tu avais le malheur de répéter une chose pareille, je ne sais pas ce que je te ferais !

Et tirant de sa ceinture son grand couteau à dépecer les bœufs, il le brandit au-dessus de sa tête d'une façon si terrible que le fils de Polichinelle, effrayé, se cacha les yeux dans

le sein de la belle Isoline qui n'était pas trop rassurée pour son compte.

Tous les assistants protestèrent de leur dévouement inébranlable au roi, à la reine et à toute la dynastie. Ce fut une scène touchante. Les officiers tirèrent leurs sabres et les agitent et l'air d'une façon belliqueuse ; les gens de loi, ne pouvant pas haranguer dans ce tumulte, agitèrent leurs toques en poussant des cris inarticulés ; vingt-trois mille cinq cent trente-trois jolies femmes ou qui croyaient l'être s'évanouirent d'attendrissement et de joie dans les bras d'un pareil nombre de leurs voisins, parents et amis, et enfin Polichinelle reprit :

—Eh bien ! mes amis, mes enfants, je vous crois, je suis nécessaire à votre bonheur comme vous êtes nécessaire au mien ; je renonce donc à mon projet... et cependant Dieu sait avec quelle peine ! car je caressais le désir le plus vif de retourner à mes chères études...

—Non ! non ! reprit le boucher. Pâ de chères études ! Tu es assez savant comme ça !

—Mais, continua le roi il faut me permettre de partager avec d'autres le fardeau si pesant du pouvoir...

—Ah ! ah ! fit tout bas Mathieu Mulet dans son coin. Le gaillard a vu comme je l'avais maté l'autre jour, et il sent le besoin de s'appuyer sur la justice, sur la magistrature, sur nous enfin !

Il n'osa dire "sur moi", mais il le pensait.

—Voici donc ce que je propose, reprit Polichinelle.

Un homme, quels que soient son génie, sa bonne volonté, son expérience des affaires, a besoin de s'appuyer sur d'autres hommes d'une capacité spéciale, éprouvée dans les grands emplois.

En même temps il regardait Mathieu Mulet du coin de l'œil. Ce lui-ci sentait son cœur se dilater d'orgueil et de joie. Il allait donc enfin être le maître.

—Avant tout, dit Polichinelle, ce ce qu'il nous faut, c'est un conseil de cinquante hommes choisis parmi les

plus capables et les plus austères de mon royaume. Ce sera mon conseil d'Etat chargé de préparer les lois, d'en surveiller l'exécution et aussi de fixer ce que les autres classes de citoyens auront à payer chaque année pour la sûreté de l'Etat, l'administration des villes et des campagnes et la splendeur du trône.

Tout le monde trouva cette proposition fort sage. Le premier président, plus qu'une personne. Alors le roi dit à haute voix :

—Monsieur Mathieu Mulet, c'est vous que je charge de présider l'auguste corps. Vos collègues, dont les noms sont déjà sur la liste, (Il en fit l'appel.) vont venir prêter serment après vous ; mais c'est à vous, mon vénérable ami, de leur donner l'exemple.

L'autre s'avança d'un pas lent et solennel. Il faisait le gros dos et se croyait majestueux. Peut-être l'était-il aussi, car il y a des majestés de plus d'une espèce, à commencer par celle des rois et des empereurs, et à finir par celle des cochons primés dans les concours agricoles et régionaux.

Il vient donc, ce magistrat austère, s'agenouiller devant le roi qui dicta et lui fit répéter la formule du serment, et le renvoya en lui donnant sa main à baiser, ce que l'autre fit volontiers.

Les quarante-neuf autres conseillers d'Etat suivirent l'exemple du président et se retirèrent déjà lorsque le vieux Mathieu Mulet fut pris d'un scrupule et revint sur ses pas.

—Sire, dit-il tout bas, quel est votre traitement ?

—A peu près ce qu'il vous plaira, répondit Polichinelle.

A ces mots, la figure de cet homme rébarbatif s'épanouit comme une rose au soleil.

—... Je veux dire, continua le roi, que vous aurez le droit de fixer le chiffre de ma liste civile, et qu'à mon tour je déciderai de la vôtre suivant que je serai content ou mécontent de la mienne.

La figure qui s'élargissait dans un sourire s'allongea dans une affreuse moue.

—Mais vous, sire, continua Mathieu Mulet, quel est le chiffre que vous désirez, car enfin vous connaissez notre loyauté, notre enthousiasme, notre dévouement à votre dynastie... il tous serait bien dur, quand notre unique désir est de prévenir les moindres intentions de Votre Majesté, d'échouer dans ce dessein loyal de sujets fidèles.

Mais il eut beau faire et prier le roi de s'expliquer plus clairement, Polichinelle s'y refusa toujours, disant d'un air de négligence hautaine et bienveillante que la moindre chose